

PREMIÈRE PARTIE

1910

Rouge, jaune, noir

Le temps boudait toujours. La foule continuait cependant de se presser à l'Exposition. Les entravées, les hommes, un peu guindés dans leurs faux cols, passaient, profitant d'une éclaircie, d'un pavillon à l'autre, de la galerie des machines à la plaine des attractions. Petits et grands faisaient connaissance avec les émotions américaines : Roue Joyeuse, Maison Joyeuse, Miniature Railway, Tickler, Mountain Slide, Dip the Dips et Scenic Tree. Ils s'apprêtaient sur ces engins à se trémousser sur d'autres rythmes et la valse commençait à chalouper.

A la terrasse d'un petit établissement où se débitaient des bocks, un petit chef d'orchestre facétieux s'exerçait aux grimaces et aux pirouettes qui devaient faire plus tard la fortune de Jack Hilton. Humble précurseur, où es-tu ? Vous souvient-il, gracieuses amies, qui portiez d'abondantes chevelures, rouleaux, crêpés, postiches, et tentiez, par réaction contre les robes étoffées, de lancer les robes en forme de fourreaux de parapluie, les souliers plats et pointus et vous abritiez sous des chapeaux immenses ?

Il pleuvait toujours.

Les journalistes, à court de copie, passaient du serpent de mer aux causes occultes d'une humidité importune. Il faut remonter, disaient-il gravement, jusqu'à 1816. Personne ne s'avisait de contrôler d'ailleurs. Le précédent n'explique rien, mais il console. De plus, cherchant les raisons du phénomène, ils en imputaient les responsabilités tour à tour aux glaces de l'Atlantique, aux ondes hertziennes.

Le vent souffle.

Il n'empêche pas le ministre de la Guerre, le général Hellebaut, de monter aux côtés de M. Laminne, dans un biplan Farman et de prendre l'air saturé d'eau, durant dix minutes, pour voler au-dessus de l'aérodrome de Kiewitt à 25 mètres de hauteur. On annonce à Stockel l'arrivée d'Olieslagers, l'aigle d'Anvers, de Tyck, Vandendorren et Deridder. Nicolas Kinet, deuxième du nom, se tue, et le temps coule et l'oublie.

14 août 1910.

Par extraordinaire, il avait fait beau. Le soleil avait versé, sur l'Exposition et dans ses caisses, quelques rayons d'or. La plus forte recette avait été jusque-là de soixante mille francs. Le 14 août, à six heures du soir, il avait été encaissé plus de 90,000 francs. Vacances : Bruxelles et la Province avaient donné ensemble. On se hâtait : la fin des réjouissances approchait doucement. C'était dimanche. Les pavillons, les sections étrangères avaient fermé

leurs portes. La foule s'attardait dans les jardins pour contempler les illuminations nocturnes ; les terrasses regorgeaient de monde.

A huit heures trois quarts retentissait le cri : « Au feu ! » Au-dessus de l'aile gauche, section belge, à côté de Bruxelles-Kermesse, une flamme rouge avait jailli.

Affolement, panique, tristesse !

Est-ce une féerie nouvelle ? Le décor brûle. Le crépitement de l'incendie enfle. Dans le brasier, les fauves de Bostok rugissent de terreur. La foule est évacuée et le feu gronde. Enervement. Impatience. Les pompiers arrivent tard. L'alerte a été donnée en ville. Aux spectateurs se joignent les visiteurs qui faisaient route vers le Solbosch, les curieux qui arrivent en courant. Le ciel rougeoie, tandis que le soir tombe. La section française, la section anglaise ne forment bientôt plus qu'un bâti de poutres incandescentes. Odeur de fumée et de catastrophe. Elle prend à la gorge les gagne-petit, vêtus de leurs oripeaux de fête, qui se sont enfuis comme ils ont pu et qui regardent flamber leurs espoirs. Leur consternation a gagné les badauds rassemblés. Angoisses, serremments de cœur.

Il ne restera plus le lendemain qu'à faire le bilan de la destruction. Premier essai du style-communicé. Réticences et mensonges pieux. On énumère rapidement ce qui a disparu et fait la part belle à ce qui reste. La majeure partie de la section française est indemne, com-

munique-t-on au public. Il en va de même pour les sections étrangères installées dans le hall de l'industrie : Italie, Danemark, Suisse, Turquie, Etats-Unis, Perse, Japon, Grèce, Luxembourg. Sont sauvés la galerie internationale des machines, le hall du chemin de fer ; tous les pavillons étrangers isolés sont intacts : Allemagne, Pays-Bas, Monaco, Uruguay, Brésil, Espagne, Chine, de même les pavillons des villes de Bruxelles, de Gand, d'Anvers, et le Palais des Fêtes.

N'empêche que le charme est rompu ! L'illusion opère, dans les cités provisoires, avec une force invincible ; mais c'est une puissance infiniment fragile. Dans la flambée, le décor est apparu. L'enchantement n'opère plus qu'affaibli. Pour tout le monde, l'Exposition est irrémédiablement mutilée. Les sinistrés se trouvent être les plus proches voisins : Belges, Français et Anglais, ceux qui se comprennent le mieux. La souffrance est d'autant plus grande. Le rêve est fini. Nul subterfuge ne remplacera les merveilles que la France, l'Angleterre et la Belgique avaient accumulées aux murailles, dans les vitrines, tableaux, étoffes, dentelles, soieries, et ces Royal Doulton aux reflets d'incendie.

Un témoin affirme que le feu a commencé dans les bureaux du Comité exécutif, et que c'est la grande lampe qui a provoqué un court circuit. La foule est cependant soupçonneuse. Quel danger a-t-elle flairé dans l'atmosphère ? Un pressentiment lointain excuse peut-être son

injustice. Elle croit à la malveillance. Elle incrimine la jalousie, la méchanceté. Le Pavillon allemand se dresse-t-il avec quelque apparente insolence, qu'elle n'est pas loin de croire, qu'elle accuse... Les experts viendront. Ils ne parleront jamais un langage assez clair. Ils auront beau s'escrimer et démontrer que la fatalité y est pour quelque chose. La croyance est née. L'imputation soulage.

A Bruxelles-Kermesse, il ne reste plus que des ruines, cendre légère. Les serveuses, les garçons de café, les plongeurs, les camelots, les marchands de pacotille en sont réduits à la souscription publique. Les fauves de Luna Park ont été rôtis et l'on n'a pu sauver que les bœufs, les zèbres, les éléphants, les rennes.

Le Comité s'affaire. Le Roi revient du Tyrol. Peut-être rien n'est-il perdu ?

Tout est perdu. Fini ce qui resterait de prestige à la *World's Fair*. Il est question d'enquêtes. On incrimine les services administratifs. Le branle-bas judiciaire est déclenché. Référés, procès, procédure. Cendre, poussière, pluie, vent. D'aucuns s'emploient à tirer une leçon du désastre. Le particularisme qui aurait dû prévaloir dans l'installation est incriminé au moment du danger. Que n'a-t-on isolé toutes les sections ? Que n'a-t-on, pour la circonstance, unifié les services administratifs. Les communes rivales se sont refusées d'instituer un poste unique de secours. Avant de se mettre en route, les pompiers de Bruxelles, de Schaerbeek, d'Ixelles, de Saint-Josse-ten-

Noode, de Molenbeek-Saint-Jean, se sont enquis longuement de compétence territoriale. Pendant ce temps, le feu faisait rage.

Discussions, récriminations!

L'amertume habitera les derniers mois de l'année.

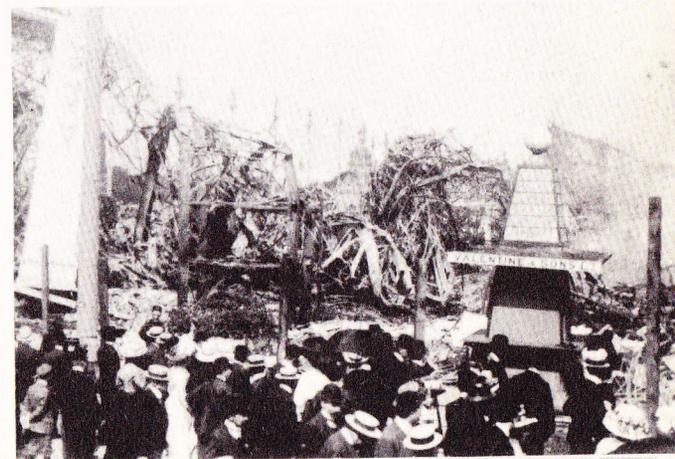
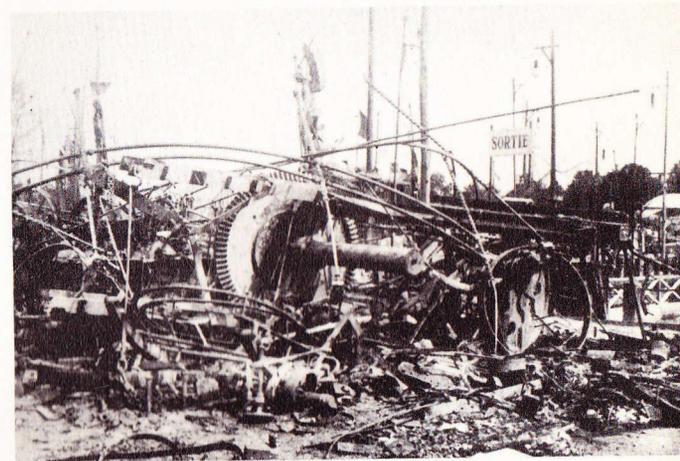
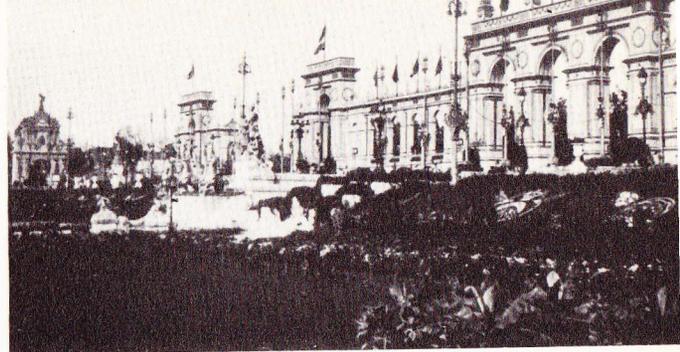
La visite de Guillaume II est annoncée. Un an avant Agadir. Quatre ans avant Serajevo. Tanger n'est pas loin. Depuis quelque temps, Bruxelles a les nerfs à fleur de peau. La puissance allemande tourmente les chancelleries et les ministères. La foule va deviner une partie de ce qu'on lui cache. Le « Kriegspiel » et le pas de l'oie, aux récentes manœuvres allemandes, n'ont jamais paru aussi agressifs. Toutes les puissances s'affairent. Un grand remuement militaire retentit partout. Pour montrer aux Congrès socialistes qu'il ne se laissera pas intimider, l'Empereur a prononcé à Koenigsberg l'un de ces discours dont il a le secret. Il se donne des airs de Pythie et de prophète. « Souverain par l'épée et non par le peuple. »

L'avenir est sombre. La visite du Kronprinz, inconnito, n'éveille que des rancunes.

Le pessimisme règne.

Une révolution éclate au Portugal et le roi Manoel prend la fuite sous le bombardement. « Les rois tombent, voici bientôt l'automne », écrit Candide. On colle des affiches sur les murs. Le parti socialiste s'agite. Il en appelle à la population.

Le texte du placard est sévère. L'enthousiasme pourtant n'a pas besoin d'être refroidi. Les bourgeois et les



EXPOSITION 1910 : EN FÊTE.
NATURE MORTE.
APRÈS L'INCENDIE

travailleurs ne se sentiront attirés sur le parcours du cortège que par la curiosité.

Octobre. A côté du drapeau national, des drapeaux français ont été arborés. A la gare du Nord, la musique des grenadiers entonne le « Heil dir im Siegerkranz ». L'Empereur débarque. Il est vêtu du grand uniforme des hussards de la Mort, de Dantzig, et porte en sautoir le Grand Cordon de l'Ordre de Léopold. L'Impératrice a revêtu une toilette de soie noire avec un grand manteau de zibeline. La Princesse Victoria arbore une robe de soie bleue. Rien ne manque. Guillaume II s'avance vers le Roi Albert pour les saluts protocolaires. Il porte dans la main droite un bâton de maréchal.

Peu de chaleur dans les ovations et le défilé à la Grand'Place rappellera les jours les plus noirs de l'occupation espagnole. Quelques cris de partisans et le silence...

On apprendra bientôt en France la création du Grand Etat-major.

L'automne est venu. Les feuilles tombent. S'y mêle la lettre de faire-part qui annonce la mort définitive de l'Exposition ; les camelots la vendent avec les journaux. Le ciel est gris, le vent aigre. Les travailleurs manifestent. Leur cortège descend de la Maison du Peuple vers la ville par les rues de l'Escalier, de la Violette, des Chapeliers, traverse la Grand'Place pour gagner le boulevard. Ils réclament une représentation proportionnelle loyale, la dissolution des Chambres, une pension pour les

ouvriers. Ils protestent contre le maintien de l'article 310. La bise soulève un vol de petits papiers. Placets minuscules, ils portent quelques inscriptions brèves. « Dissolution », « Vive le Suffrage universel ». La manifestation coïncide avec le discours du Trône. Le Roi se rend en uniforme de lieutenant-général à la Chambre. Les socialistes entrent au Parlement en groupe. M. Bertrand les précède en smoking et en cravate blanche. Il porte, comme tous ses collègues, une fleur rouge à la boutonnière. Le chœur rouge chante l'*Internationale*. Décidément, la saison des fêtes est bien close.

Le tumulte règne dans l'hémicycle de la rue de la Loi. La Reine paraît avec les Princes Léopold et Charles. Le hourvari continue. Un spectateur s'écrie : « Vive la Reine ! » Le député de Liège, Hubin, lui décoche une apostrophe, de sa manière : « Taisez-vous, monsieur, vous n'avez rien à dire ici. » Le Roi est accueilli par des vivats. Les socialistes restent assis. Les cris de « Vive le Roi ! » sont coupés de « Vive le Suffrage universel ! » Enfin, le tumulte s'apaise et le Roi peut prendre la parole.

Son adresse est remplie d'un démocratismes protocolaire. Elle ne satisfait personne. Personne, en effet, n'a l'envie d'être satisfait, ni à droite ni à gauche. La presse, quelle que soit sa couleur, montre la dent également dure. Il règne dans Bruxelles en désordre une atmosphère de liquidation. On liquide l'Exposition, les élections, une saison pourrie. Le Maelbeek déborde et M. Renkin fait un procès au *Progrès* d'Ixelles qui l'a pris à partie avec

grossièreté. C'est le procès des trente millions. Il y est à nouveau question de la succession de Léopold II. La feuille libérale a affirmé que l'actif de l'Etat indépendant du Congo n'a pas été transmis à la Belgique et que le ministre des Colonies y est pour quelque chose.

Il fait froid. La Princesse Clémentine court se marier à Moncalieri, près de Turin. Il y fait meilleur qu'en Belgique où la nervosité ne se calme pas. Des députés se fâchent pour des imputations qui, en temps ordinaire, auraient paru anodines. M. Cocq constitue comme témoins Albert Devèze et Eugène Flagey, tandis que le citoyen Vinck a recours aux bons offices de Royer et de Vandervelde. Ils se réuniront pour constater, fort heureusement d'ailleurs, que « vrai jésuite » et « sinistre farceur » constituent des injures sans importance.

Où es-tu, 1910, année à la fois brillante et sombre ? Le pignon de l'église du Sablon venait d'être dégagé de ses échafaudages. Jean Richepin, en habit, parlait, aux *Annales* de la *Chanson des Gueux*. Un phonographe perfectionné, en plus de vingt-quatre cylindres moulés à l'or, coûtait 49 fr. 50. Huguenet créait à l'Olympia *Papillon, dit Lyonnais le Juste*, tandis que Krauss, dans la plénitude de son talent, triomphait au Parc, en jouant *Sire*.

Le banquet de l'escadron Marie-Henriette était ajourné à cause de la maladie de la Reine et l'on démolissait l'entrepôt.

Quelques oripeaux, quelques drapeaux, quelques photographies, quelques lampions, quelques défroques, quelques chansons. C'est tout ce qui reste sous les combles. Pour les atteindre, il faut faire des efforts. D'autres souvenirs ont remplacé ceux-là.

Transition, préparation ?

Que ceux qui avaient vingt ans alors se prononcent !

C'est l'avant-guerre. Une année qui tombe, comme une plaque impressionnée, dans le chargeur de l'appareil photographique, un film qui se recroqueville dans une boîte et s'écaille. Une année comme une autre dont le millésime fut un peu plus chantourné, plus orné, mais qui s'efface.

D'où viennent ces « clichés » évocateurs ? Un vieux marchand les conservait dans un tiroir. Qui les a pris ? Je ne sais ! Où es-tu, photographe d'antan qui as, avec nous, tant de souvenirs communs ?

ALBERT GUISLAIN

BRUXELLES

Atmosphère 10-32

PHOTOS DE WILLY KESSELS

1932

L'ÉGLANTINE

Paris - Bruxelles